

n'avaient pas le temps d'écouter les instructions des Européens; d'ailleurs, ajouta-il, ce qu'ils enseignent est contraire aux coutumes du pays. Ils ne seraient pas bien à Litakou; s'ils veulent demeurer à une certaine distance, je ne m'opposerai pas à ce qu'on leur envoie quelques enfans pour apprendre le hollandais.

Cependant sur les observations de Campbell, qui lui représenta que l'instruction et le travail n'étaient pas incompatibles, comme le prouvaient tous les objets dont se servaient les Européens, il dit: « Envoyez-moi ces hommes qui instruisent, et je serai leur père. »

M. Campbell est d'accord avec ceux qui avaient précédemment visité Litakou, sur la gaité, la douceur, le caractère paisible des Betjouanas. Cependant il paraît que ce peuple et ses voisins, d'ailleurs assez pacifiques, se font la guerre avec cruauté pour enlever des bestiaux. Un jour Metiré, l'un des principaux chefs, lui raconta une expédition de ce genre à laquelle il avait pris part, et qui avait duré dix mois. On avait voyagé au nord-ouest, puis droit à l'est, jusqu'à une grande eau, c'était probablement la mer des Indes. Les Betjouanas, arrivés chez un peuple dépourvu de moyens de défense, tuèrent beaucoup de monde, et emmenèrent une grande quantité de bétail. Ces gens pensent que le nombre d'hommes mis à

mort par un guerrier fait sa réputation. Un blanc compte pour deux noirs.

Chaque jour et à chaque instant du jour, des troupes de femmes et de jeunes filles venaient danser devant la tente des étrangers; quelques-unes étaient peintes avec des taches blanches pour imiter la peau des léopards; d'autres vêtues entièrement de paille, de sorte que l'on ne voyait que leurs mains. Sehoiya, jeune fille de dix ans, vive et spirituelle, venait souvent rendre visite aux missionnaires. Elle s'efforçait de leur apprendre des mots de sa langue. Un jour elle amena trois de ses compagnes, et toutes devinrent les institutrices de M. Campbell. « Sans doute, dit-il, elles me jugèrent très-mauvais écolier; car rarement je prononçais un mot à leur gré; c'était leur faute; dès que l'une avait dit la moitié d'un mot, les trois autres le répétaient en criant comme si j'avais été sourd. Cette confusion de voix était cause que je ne pouvais pas profiter de leurs leçons. Je ne pouvais le leur expliquer, puisque je ne savais pas m'exprimer dans leur idiome: cependant j'étais fort reconnaissant de la peine que Sehoiya se donnait pour m'instruire; à mon départ je lui fis présent d'une yard de chaîne de cuivre doré, qui la combla de joie.

Les hommes venaient en grand nombre dans la tente; quoique beaucoup d'objets restassent toute

la journée exposés aux regards, un seul larcin fut commis : un Betjouana vola deux boutons, il fut à l'instant chassé; tous les autres applaudirent à la punition. Les hommes, pendant qu'ils restent dans la ville, ne font pas grand chose. Ils passent une partie de leur temps à se promener.

Les enfans sont fort gais et aiment à jouer, leurs divertissemens ne paraissent pas nombreux. On les vit combattre les uns contre les autres avec des baguettes; ils se servaient de leurs petits manteaux de peaux en guise de boucliers; ils se jetaient du gravier avec des bâtons, ils tiraient avec des arcs et des flèches; enfin ils se lançaient de petites mottes de terre et des brins de bois pour imiter les zagaies.

Chaque jour les missionnaires avaient des entretiens avec le roi. Un jour ils eurent occasion de voir dîner la famille royale; tout le monde était assis dans un coin de la cour en dehors de la maison. « Le privilège du roi, dit M. Campbell, me parut consister à avoir sa place près du pot de haricots bouillis qui composaient le dîner; seul il avait une cuiller, avec laquelle il servit une portion dans la main de chacun, et en fit autant pour lui-même. Une des princesses coupait par petits morceaux avec une hache, une tranche de bœuf sèche, et les mit dans un pot, soit pour compléter ce repas, soit pour un autre qui devait

suivre bientôt. Une des sœurs de Mêtibi découpait une pièce de viande dégoûtante, et la mettait dans le même pot. Ce peuple n'a nulle délicatesse dans sa manière de se nourrir; il mange avec plaisir la chair des éléphants, des léopards, des giraffes et des quaggas. »

M. Campbell eut un jour un entretien avec Mêtibi au sujet du meurtre de M. Cowan. Mêtibi lui raconta que dans une expédition qu'il fit avec les Vanketchis, il vit les canons des fusils de l'expédition employés pour aplatir la couture de leurs manteaux: une autrefois Makkaba, leur chef, parut dans une danse avec l'habit rouge galonné de M. Cowan. Il me conseilla, dit Mêtibi, d'en user comme lui à l'égard des blancs, afin d'avoir aussi de leurs dépouilles.

« Ces Vanketchis, ajouta le roi, sont perfides et cruels. Une troupe de Betjouanas et de Corannas s'était jointe à eux pour les aider dans une expédition. Arrivés en face de l'ennemi, les Vanketchis laissèrent leurs alliés combattre seuls; ceux-ci perdirent quatre-vingts des leurs. Ce fut dans cette campagne que l'on apprit le triste sort de Cowan et de ses compagnons. Les Vanketchis avaient profité du moment où le docteur et l'officier se baignaient dans un étang à une certaine distance de leurs chariots; ils surprirent et massacrèrent les gens qui gardaient le bétail, puis

ceux qui veillaient aux chariots, enfin l'infortuné Cowan et le lieutenant. Un homme de Klaar Water qui s'était échappé chez Makkrakka, fut tué par ce chef. »

Pendant son séjour à Litakou, M. Campbell tâchait de se procurer des renseignemens sur les pays voisins. Jean Hendric Griqua de Klaar Water lui raconta ses voyages. « J'allais chez les Vanketchis, dit-il, pour y échanger le produit de ma chasse contre du bétail. En partant de Litakou, j'allai à l'est chez les Tamakkas ou Cafres rouges; c'est une race de métis qui tient des Betjouanas et des Boschismen; ils se barbouillent de rouge. Leurs maisons sont plus propres et meilleures que celles des Corannas auxquelles elles ressemblent; ils sont moins grands que les habitans de Litakou, ils ont des troupeaux, et cultivent la terre. Leur premier village est à quatre jours de marche de Litakou; leur chef se nomme Ribé. J'allai ensuite chez Moussou, chef des Morolongs. Sa ville qui est à six journées au nord-est de celle de Ribé, est bien plus grande que Litakou. Les mœurs et les usages des Morolongs sont les mêmes que ceux des Betjouanas. Je marchai ensuite au nord vers les Vanketchis, en trois jours j'arrivai à Melita, dans laquelle règne Makkaba. L'air est plus humide que dans les environs de l'Oranje-Revier; en quelques endroits les forêts sont vastes. Le

chef a une autorité plus grande que celui des autres Betjouanas. Les Vanketchis cultivent plus la terre, et ont des provisions plus abondantes que tous leurs voisins; ils ne se peignent pas et sont très-propres. Je revins par l'ouest, en passant par la ville de Makkrakka et traversant le Melopo, puis j'arrivai à Klaar Water. J'appris que Makkrakka avait le projet de me tuer ainsi que mes compagnons, et qu'il l'effectuait si jamais je retournais dans son pays. »

D'autres informations que M. Campbell reçut confirmaient à certains égards celles que divers voyageurs avaient obtenues; du reste tout cela est fort vague.

Le 7 les missionnaires firent les préparatifs de leur départ. Le roi leur fit présent à chacun d'un bœuf, disant que c'était l'usage de Monleyhaban son père quand des étrangers lui rendaient visite. « Nous lui dîmes, continue M. Campbell, que suivant ce que nous avons appris, il devait avec son peuple se rapprocher de trois jours de marche de Klaar Water, et que nous désirions savoir ce qui en était; il répondit que pour le moment ils iraient s'établir sur les bords de la rivière de Litakou qui est au-delà des montagnes, à deux milles au sud de la ville actuelle, qu'ils y resteraient jusqu'à l'arrivée des missionnaires, et qu'alors ils délibéreraient avec eux sur leur migration future.

« Mètibi qui d'abord nous avait paru avoir un air sombre et rebutant, gagna chaque jour davantage notre estime; j'éprouvai du regret en le quittant.

« Nous partîmes à midi, en nous dirigeant à l'est, parce que l'on nous avait dit que les habitans nous recevraient bien. Nous voyagions dans une campagne immense qui n'avait d'autres bornes que l'horizon. »

On arriva le 9 au village de Marabay, habité par des Betjouanas-Boschismen, qui furent très-alarmés de l'approche de la caravane, n'ayant jamais vu ni chariot ni hommes blancs; ils étaient très-misérables, et vivaient dans dix huttes qui étaient de forme hémisphérique. Deux jours après on passa par un petit village de Cafres rouges, situé à l'entrée d'un défilé; une centaine d'habitans de Litakou s'y étaient rassemblés pour y ramasser de l'ouché, racine dont ils se nourrissent. Ces Cafres rouges étaient aussi misérables que leurs voisins; leurs huttes sont si basses qu'à peine les aperçoit-on parmi les buissons.

En avançant trois milles plus loin au nord-est, on entra dans Malapitzi, village composé d'une soixantaine de cabanes. Les habitans montrèrent d'abord de la crainte et de l'étonnement. Pour les tranquilliser, les missionnaires leur annoncèrent le sujet de leur venue. Le chef leur dit qu'il les verrait

avec plaisir s'établir dans son village; mais il ajouta que souvent le peuple ne lui obéissait pas.

Ayant remarqué dans la chevelure d'un des principaux habitans un petit cor de chasse d'argent que l'on supposa avoir appartenu à l'uniforme de MM. Cowan et Donovan, les missionnaires l'achetèrent pour un morceau de tabac. Le possesseur dit qu'il le tenait d'une peuplade établie au nord, ce qui confirma les rapports faits par les habitans de Litakou. Les missionnaires ayant adressé des questions sur ce sujet aux habitans de Malapitzi, en obtinrent des détails conformes à ceux qu'ils savaient.

Plusieurs de ces Coras montrèrent de la disposition à recevoir les missionnaires. M. Campbell prit parmi eux des guides, et voyagea au sud dans un pays ouvert, mais inégal et très-rocailleux; les chariots essayaient des chocs si violens que l'on s'attendait à chaque instant à les voir se briser. Le 13 ils gravirent sur une montagne du haut de laquelle ils découvrirent une des plus jolies perspectives qu'ils eussent vues en Afrique; les collines étaient boisées jusqu'à leurs sommets, les vallées ressemblaient aux plus beaux parcs d'Angleterre; les sinuosités du Malarine qui coulait, en serpentant au pied de ces montagnes, embellissaient ce paysage, au-delà duquel on croyait apercevoir d'autres forêts.

Bientôt on rencontra un kraal de Boschismen qui prenant les voyageurs pour des ennemis, sortirent de leurs huttes et se rangèrent en bataille. Makoun, leur chef, sautait en l'air en brandissant son arc, afin d'intimider les étrangers. « Les gens qui formaient l'avant-garde, dit M. Campbell, firent signe que nous venions en amis, et en s'approchant, en convainquirent si bien ces sauvages, que ceux-ci déposèrent leurs arcs et leurs flèches empoisonnées; leurs femmes s'étaient cachées dans leurs huttes. Après avoir parlé pendant quelques minutes avec Makoun, j'entrai dans sa hutte. Ma vue produisit sur ses deux femmes le même effet qu'aurait produit l'aspect d'un lion ou d'un léopard. Un présent de tabac dissipa toutes les craintes. »

Quand on eut fait comprendre à Makoun quel motif amenait les missionnaires dans son pays, il répondit fort sensément : « Je recevrai avec plaisir quiconque viendra m'enseigner, ainsi qu'à mes gens, ce que nous ne savons pas. Nous sommes de paisibles Boschismen, ainsi que l'ont été mon père et son père; ils n'ont jamais rien dérobé à leurs voisins; nous avons en abondance du gibier et de l'eau, ajouta-t-il, comme pour nous encourager à lui envoyer des missionnaires. »

Cet homme qui paraissait doué de tant d'esprit naturel, était le chef de tous les Boschismen

qui habitent sur les bords du Malarine, et cependant il ne possédait probablement que son arc, ses flèches et le manteau de peau qui le couvrait.

On voyagea ensuite au sud-ouest en suivant les bords du Malarine qui reçoit successivement à gauche l'Yellow-River, l'Alexandre et le Cradock, après quoi il prend le nom de Garip ou Oranje-Revier. Le 26 on fut de retour à Klaar Water dans le pays des Bricquas. Aucun Européen ne s'était encore autant avancé à l'est dans ces régions. M. Campbell avait le premier reconnu le cours supérieur de l'Oranje Revier qui coule à l'ouest vers l'Océan Atlantique, et dont l'embouchure et le cours inférieur ont été observés depuis long-temps.

Après avoir pris, de concert avec leurs confrères, des mesures propres à faire prospérer l'établissement de Klaar Water ou Bricqua-Town, M. Campbell et ses compagnons songèrent aux moyens de visiter l'établissement des Namaaquas, sur la côte occidentale, près de l'embouchure de l'Oranje-Revier. L'on pouvait y aller, soit en gagnant le Cap, puis en remontant ensuite le long de la côte, ce qui aurait pris près de quatre mois, soit en traversant directement le continent jusqu'à la mer le long du fleuve, entreprise déjà tentée par deux Européens, et dans laquelle ils avaient échoué. Toutefois M. Campbell préféra

de prendre cette route qui était de moitié plus courte ; d'ailleurs l'idée de connaître le cœur du pays l'encourageait dans cette tentative.

On se mit en marche vers l'ouest, le 9 août ; deux jours après, on atteignit Hardcastle, kraal formé par les missionnaires. On attendit inutilement pendant cinq jours le moment favorable pour passer l'Oranje-Revier, qui est à dix-huit milles de distance. Les habitans promirent de construire une embarcation, et M. Campbell leur conseilla de la tenir à couvert sous un toit.

Les voyageurs firent ensuite un détour au nord pour doubler un chaînon de montagnes, puis revinrent au sud vers les rives du fleuve ; sa vue fit d'autant plus de plaisir que depuis deux jours on n'avait pas trouvé, au milieu des sables que l'on parcourait, une goutte d'eau pour abreuver les bœufs.

Le 19 on traversa le fleuve, puis l'on suivit sa rive gauche ou méridionale, au milieu d'une immense solitude. De temps en temps l'on rencontrait des kraals de Corannas. Le 1^{er} septembre l'on arriva dans celui de C. Kok, habité par des Orlans, des Corannas et des Boschismen. Ce chef raconta qu'étant allé récemment à la chasse des éléphants, de l'autre côté du fleuve, il avait été six jours sans trouver une source ; les melons d'eau répandus sur toute la surface du pays,

donnaient une quantité suffisante d'eau après avoir été rôtis au feu. Un homme de ce kraal savait un peu lire ; Kok connaissait ses lettres.

En avançant vers l'ouest, la chaleur de l'atmosphère s'accrut, la surface du pays devint plus rocailleuse et plus aride ; souvent on ne parvenait qu'avec une extrême difficulté à dégager les roues des chariots du milieu des sables. Les roches sablonneuses et perpendiculaires, prolongées sur une immense étendue, rappelaient aux voyageurs la grande muraille de la Chine.

Pella, établissement des missionnaires, où l'on arriva le 12, est situé dans le pays des Namaa-quas. Il est difficile de se figurer un lieu d'un aspect plus aride ; de tous côtés on n'aperçoit que du sable blanc où croissent çà et là quelques buissons solitaires ; au nord et à l'est s'élèvent de hautes montagnes raboteuses, dont les flancs noirs paraissent comme calcinés. Presque tout ce que l'on avait semé dans les jardins avait péri. On s'était fixé sur cet emplacement parce que le fleuve n'en est éloigné que de quatre milles ; on n'avait pu se placer sur ses bords qui étaient trop couverts de rochers. La terre est en beaucoup d'endroits tapissée de salpêtre ; on n'aperçoit des arbres verdoyans que le long du fleuve.

On partit de Pella pour le Cap le 23, et l'on parcourut comme auparavant des campagnes ari-

des ; on s'arrêta quelques jours à Silver-Fountain , lieu solitaire habité par un missionnaire et quelques Hottentots. Quelquefois la chaleur était suffocante. Le 2 octobre on trouva la première habitation de paysans de ce côté du pays. Le lendemain les missionnaires revirent l'Océan atlantique qu'ils n'avaient pas aperçu depuis si long-temps, et arrivèrent à Klipvalley , chez une M^{me} Vanderwesthuis , femme de soixante-quinze ans. Elle se souvenait bien du voyageur Le Vaillant qui avait plusieurs fois logé chez elle pendant qu'il parcourait les monts Kamis , situés vis-à-vis de sa maison. M. Campbell observe que , quoique ce voyageur ait mêlé son récit de circonstances romanesques , c'est celui qui offre les remarques les plus exactes sur les mœurs et les usages des Hottentots.

Le 5 le thermomètre qui au lever du soleil était à 86° (24° 86), marqua 101° (30° 65) à midi à l'ombre ; heureusement un souffle de vent rendit cet excès de chaleur supportable ; les mouches étaient extrêmement nombreuses et incommodes. A trois heures et demie le thermomètre monta encore d'un degré ; l'eau devint tiède, le beurre fut converti en huile ; l'encre, quoique mêlée d'eau, s'épaissit en quelques minutes. Un morne silence régnait partout ; tout cherchait à se préserver des rayons brûlans du soleil ; les corneilles se prome-

naient autour des chariots , comme si les hommes étaient morts. On était dans une position élevée ; si l'on eût été plus bas , la chaleur eut été plus forte. Quand les Hottentots s'apercevaient qu'elle augmentait , ils creusaient la terre jusqu'à ce qu'ils la trouvassent fraîche , et s'en frottaient le corps pour se procurer un soulagement momentané. Plusieurs fois le thermomètre s'éleva aussi haut.

Le 10 on traversa l'Oliphants-Rivier ; le 31 on rentra dans la ville du Cap après une absence de neuf mois.